

Pierre Drieu la Rochelle

Journal

1939-1945

Présenté et annoté par Julien Hervier



Témoins. Gallimard

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Fallait-il publier? Ne pas publier? Devant ce journal de guerre explosant de la haine de Drieu contre tous et tout, les femmes, les Juifs, ses meilleurs amis et lui-même, c'est la question que beaucoup se poseront et que se sont posée en cascade les responsables de sa publication. Jean Drieu la Rochelle le premier, à qui son frère Pierre avait fait remettre cet encombrant document après son suicide, avec mission de le publier « intégralement, sans aucune hésitation bourgeoise »; il s'y est décidé in extremis, avant sa mort en 1986, en confiant l'édition à Julien Hervier, dont il avait apprécié la thèse sur Jünger et Drieu et la connaissance approfondie de l'auteur. Puis sa veuve, Mme Brigitte Drieu la Rochelle, qui n'a pas connu son beau-frère Pierre, mais souhaitait accomplir les volontés de son mari. Puis Antoine Gallimard, qui voulait honorer le contrat signé par son père et pour qui cette publication s'inscrivait dans le sain désir de se mettre à jour avec le passé historique de la non moins historique maison dont il prenait les rênes. Et moi-même en définitive, qui lui ai proposé, au soulagement général, de publier ce témoignage exceptionnel dans la collection « Témoins » plutôt que dans la classique collection blanche, pour bien marquer le caractère du document, dont l'annotation historique a été renforcée par Julien Hervier avec la coopération de Jean-Pierre Azéma, que je remercie de son travail.

Cette annotation n'est ni complète ni critique. Dans son délire de virilité obsessionnelle, Drieu traite, par exemple, tous ses adversaires d'impuissants ou de pédérastes, y compris Édouard Daladier (!), comme il taxe à peu près toutes les femmes d'homosexualité ou de complaisance. Allait-on se livrer à censure ou à vérification systématique? Elles étaient toutes les deux impossibles car où commencer, où s'arrêter? Nous nous excusons donc auprès de toutes celles et ceux que cette accumulation de violences verbales et de jugements odieux pourrait familialement ou personnelle-

ment blesser, et les prions de comprendre qu'elle fait si intimement partie du texte que seul pouvait se poser, encore une fois, le problème de savoir s'il fallait ou non publier.

Or, il suffit, par exemple, de lire le plaidoyer final, où Drieu se place lui-même devant le jugement de l'histoire, pour comprendre qu'en toute conscience éditoriale professionnelle et même civile la publication nous ait paru s'imposer. Non seulement par la menace, et même l'imminence de publications pirates, non contrôlées et intéressées, que permettait la circulation de copies invérifiées. Mais aussi et surtout par l'importance de l'écrivain et le puissant intérêt de ce témoignage. Drieu la Rochelle a été exonéré de l'opprobre où sont tombés la plupart des fascistes français par la séduction qu'il a exercée sur beaucoup de ses contemporains, Malraux, Aragon, Berl, Jouvenel. Son suicide et la sincérité de son Récit secret en ont fait aux yeux de la génération d'après guerre un héros romantique et nietzschéen, une figure de légende du non-conformisme contestataire, un fasciste qui n'avait pas de sang sur les mains, un intellectuel qui est allé jusqu'au bout de son engagement et s'en est infligé le prix fort. Son personnage est devenu mythique. On l'acquitte sans trop y aller voir. Eh bien, allons-y ! Ce journal en donne l'occasion. À chacun d'y vérifier son jugement.

PIERRE NORA

Directeur de la collection
« Témoins »

Introduction

Le 9 septembre 1939, Drieu se met à écrire son journal; c'est une activité qu'il ignorait jusque-là presque complètement, ne s'étant livré qu'à une brève tentative de quelques pages en 1927-1928¹, arrêtée aussitôt qu'entreprise car la nécessité n'en apparaissait pas clairement. Il faut donc admettre que quelque chose a changé dans son rapport à ce genre littéraire favorisé par l'individualisme bourgeois et l'esprit chrétien et qui compte quelques grandes réussites, surtout depuis le XIX^e siècle.

Il y avait d'ailleurs chez Drieu tout un ensemble de prédispositions à se tourner vers ce type d'écriture si l'on en croit les spécialistes du journal intime, telle Béatrice Didier dans le petit livre si stimulant qu'elle a consacré à ce sujet. Drieu est bien un homme de solitude, né dans une famille restreinte où jusqu'à l'âge de dix ans il est resté l'enfant unique. S'il n'est pas célibataire comme Amiel ou Kafka, ses deux mariages ont très vite tourné court, et sa vie sentimentale, quoique agitée, lui laisse de larges plages de temps vides où dialoguer au jour le jour avec le papier blanc. S'il ne fut jamais prisonnier, comme certains diaristes, les derniers mois de sa vie se passèrent cependant dans des conditions carcérales; menacé pour sa collaboration avec les Allemands pendant la guerre, Drieu dut se cacher dans des propriétés à la campagne dont il lui était dangereux de sortir. On trouve même chez lui, mais moins qu'il ne s'en est plaint, cette difficulté à agir pour laquelle le ressassement quotidien des choses omises ou à faire constitue une manière d'issue.

La matière de son journal se recoupe fort naturellement avec

1. On trouvera ce journal dans « Drieu la Rochelle », *L'Herne*, 1982, p. 30.

celle d'autres journaux intimes; il énumère des listes d'œuvres à écrire ou à parfaire pour publication, il s'interroge sur la valeur de sa création; la confession érotique n'est pas non plus absente, même si elle se borne surtout à la remémoration des femmes qui ont joué un rôle dans sa vie sexuelle ou sentimentale. Par contre, la polémique fait totalement défaut : le journal n'est pas l'œuvre de combat d'un collaborateur qui justifierait son activité à *La N.R.F.* ou ses rapports avec les Allemands. Drieu s'expose avec une grande sincérité, sans chercher à influencer le jugement porté sur lui par un possible lecteur.

Mais Drieu évite aussi un certain nombre des pièges du journal, dont celui de l'énumération maniaque de petits faits sans intérêt. Il plane en particulier au-dessus des problèmes d'argent qui ne sont presque jamais évoqués; alors que son rapport à l'argent a toujours été problématique, il dispose par son activité salariée à *La N.R.F.* d'une honnête aisance qui lui permet de ne plus avoir recours aux « *mécènes féminins* ». Les difficultés de la vie matérielle sous l'Occupation sont entièrement gommées par un ascétisme implicite qui les juge indignes d'intérêt. Même les problèmes de santé restent fort marginaux et Drieu nous épargne ses malaises ou ses indispositions éventuels; non qu'il ne juge sa santé compromise : à l'occasion de ses velléités d'engagement au début de la guerre, il énumère les différents maux dont il souffre avec une sorte d'insistance masochiste sur son prétendu délabrement physique. Mais dès que la situation cesse de leur prêter de l'importance, ces notations disparaissent par volonté délibérée d'ignorer les servitudes du corps. Les contingences mesquines de sa vie personnelle sont passées sous silence avec une désinvolture qui enlève à son journal ce qu'a parfois d'irritant l'attention trop méticuleuse portée par certains diaristes à tout ce qui affecte leur moi : Drieu nous parle des autres, de la guerre, de ses méditations religieuses, et il se garde de nous imposer la présence obsessionnelle de ce moi.

Pourtant sa personnalité marque fortement tout ce qu'il énonce et le journal complète admirablement l'œuvre romanesque pour qui veut connaître l'homme Drieu; c'est d'ailleurs l'une des raisons qu'il donne de la composition de ce journal qui pourrait, dit-il, devenir « *un tableau complet de mon esprit, en même temps dans le passé et dans le présent : l'un éclairant l'autre. Le portrait d'un dégénéré et d'un décadent, pensant la décadence et la dégénérescence* » (p. 91). Ce tableau aura donc double valeur : non seulement il nous aidera à comprendre l'esprit de Drieu, mais il aura vocation exemplaire en

nous montrant un décadent pensant la décadence. C'est cette valeur de témoignage que revendique ailleurs Drieu pour son journal : *« Ce journal étant un vrai journal sans grand soin littéraire, n'aura d'intérêt que beaucoup plus tard – si quelque érudit s'intéresse à mon témoignage politique pendant cette période »* (p. 327). Témoignage et non confession, car Drieu refuse cet aspect possible du journal : *« Les grands aveux moraux ne signifient pas grand'chose dans l'ordre de la psychologie, ni même dans l'ordre de la morale. Quand j'aurai dit et prouvé que je fus un chenapan, mon lecteur sera bien avancé. Ce qu'il voudrait savoir, c'est comment le chenapan s'insère sur le solitaire et celui-ci sur un autre, et quelle famille unie cela fait qui marche toujours du même pied »* (p. 105).

On peut penser que la rédaction du journal correspond aussi à une motivation historique précise. Ce n'est certes pas un hasard si Drieu commence à l'écrire peu de temps après l'entrée en guerre de la France. Le premier conflit mondial l'avait vu acteur sur le champ de bataille. Cette fois, il ne sera que spectateur d'un des grands bouleversements de notre temps, mais il éprouvera le besoin d'écrire une relation de l'expérience qu'il en a au jour le jour. Ajoutons-y aussi qu'il vient de couronner une première phase de sa création littéraire par la composition de *Gilles*, le grand roman-confession qui lui a permis de récapituler l'essentiel de sa vie jusqu'à la guerre. En attendant d'autres expériences susceptibles de se prêter à la transfiguration romanesque, il souffle un peu en recourant au médium plus aisé du journal.

Ce journal, il l'écrit en effet faute de mieux, et ce n'est pas sans désinvolture qu'il traite le genre : *« J'ai horreur, écrit-il, de la concentration avaricieuse des professionnels du journal »* (p. 333). Cette manie de thésauriser le moindre petit fait, c'est sans doute chez Gide qu'elle l'agace le plus, et il n'est pas tendre pour lui : *« J'entrouvre le journal de Gide. Pourquoi couvrir tant de pages de notations qui sont souvent si brèves qu'elles ne contiennent rien ou qu'elles deviendront incompréhensibles par leur allusion à tant de noms éphémères »* (p. 113). Surtout, le journal lui paraît un substitut bien insuffisant d'œuvres plus directement créatrices : *« C'est une grande faiblesse que de tenir son journal au lieu d'écrire des œuvres. Quel aveu chez Gide qui y a concentré peut-être le meilleur de lui faute de trouver en lui-même quelque chose de meilleur que ce meilleur pour en faire des romans ou des pièces. Quel aveu sur la fin de la littérature française »* (p. 269). Lui-même ne s'excepte pas de ce reproche : *« Je n'ai jamais écrit dans ces cahiers que par paresse, pour ne pas faire autre chose, des œuvres de*

taille et de poids. Le journal, c'est la lâcheté de l'écrivain. C'est le comble de la superstition littéraire, du calcul sur la postérité. Pour d'autres, c'est de l'avarice, ne rien perdre » (p. 420).

Drieu refuse donc de considérer son journal comme une œuvre à part entière et il l'écrit de primesaut, sans se livrer sur elle à un méticuleux travail littéraire, comme il l'avait fait en maints passages de *Gilles* où les corrections abondent. Le manuscrit ne comporte presque aucune retouche, ce qui entraîne parfois quelques négligences mais lui confère aussi la vivacité et la spontanéité du premier jet. Cela n'empêche pas Drieu de se soucier de son œuvre et de craindre pour sa conservation : *« Pourvu que Susana Soca veuille bien partir et sauver ces cahiers. L'écrivain persévère dans son être jusqu'à la fin »* (p. 235). Secrètement, il avait même l'ambition de surpasser les autres diaristes puisqu'il se désole de ne pas être parvenu à faire mieux qu'eux : *« Je ne peux plus travailler et je ne sais rien, je n'expérimente rien. Pourtant je vis l'aventure politique. Mais tout cela fait un journal intime aussi vide que tous les journaux intimes.*

Est-il plus franc que d'autres? Il n'est pas plus complet » (p. 191).

Une autre marque de sa désinvolture à l'égard du genre, ce sont les fréquentes interruptions. Drieu n'est pas de ceux qui s'imposent le devoir de noircir chaque jour quelques pages et qui se culpabilisent d'y avoir manqué. Le journal est parfois très dense, écrit presque tous les jours, par exemple pour suivre avec une attention passionnée la débâcle de mai-juin 1940 ; mais il comporte aussi de longues interruptions : quatorze mois du 13 juillet 1940 au 18 septembre 1941, qui coïncident avec le moment d'intense activité où il relance *La N.R.F.* ; cinq mois du 20 mai au 28 octobre 1942, qui sont consacrés à l'achèvement de *L'Homme à cheval* ; trois mois encore du 4 octobre 1943 au 12 janvier 1944 ; deux mois après sa première tentative de suicide, du 11 août au 11 octobre 1944. En tout, une période de vingt-quatre mois d'interruption pour un journal qui s'étend sur quatre ans et six mois, soit presque la moitié du temps considéré. C'est donc une œuvre lacunaire que Drieu prend et laisse à son gré, selon l'importance de ses autres activités ou les contrecoups de ses expériences vitales.

À un niveau simplement matériel, le journal apparaît donc souvent comme une sorte de bouche-trou, et Drieu insiste sur le fait qu'il correspond dans sa vie à des périodes de retombée, qui en accusent peut-être encore la tonalité pessimiste : *« Je ne l'ouvre qu'à des moments de fatigue où, étant chez moi, je ne puis plus lire ni écrire ni rêver »* (p. 333). Cela explique la sévérité dont il fait preuve

à son égard : après la première et la plus longue interruption, il note : *« J'en ai relu quelques pages l'autre jour : je les ai trouvées assez faibles et négligées »* (p. 269). Avec cet auto-dénigrement systématique chez lui lorsqu'il s'agit de son œuvre, il s'accuse une fois de plus en termes violents de n'avoir pas de génie : *« J'aurais voulu n'être qu'un homme, n'ayant rien écrit : le talent n'excuse pas l'absence de génie. Et ce journal, c'est un graffiti sur le mur d'une pissotière ou d'une cellule, et pourtant le graffiteur croit lui aussi qu'il sera lu »* (p. 381). Même comme tableau complet de lui-même, il lui semble que l'essentiel échappe à son journal, dans cette vaine poursuite de la totalité du moi que représente l'écriture, toujours en deçà de l'extrême complexité du vécu : *« Ce qui est comique, c'est que je n'ai rien mis dans ce journal du contenu, de la substance de cette solitude, de cette intimité. Qui a pensé que intime est un superlatif, une indication d'extrémisme ? »* (p. 418). On ne fait que se heurter là aux limites du littéraire qui, pour Drieu, et d'autant plus qu'il va vers sa mort, se subordonne toujours à la méditation métaphysique et religieuse. Le journal n'est pas seulement condamné comme substitut du roman, mais comme littérature en général, après l'expérience intense du premier suicide : *« La littérature, c'est la recherche et le culte du concret, du particulier; certes, par ailleurs, cela comporte une vue de l'universel, mais d'un universel qui reste présent et engagé dans toutes ses parties. C'est Dieu dans ses œuvres, c'est le dieu démiurge et créateur. C'est pourquoi, cette reprise de la littérature et de mon journal après une telle expérience que celle d'août, en dit long sur mon incapacité spirituelle »* (p. 423 sq.).

Pourtant, le journal occupe une place indispensable dans la vie et la création du dernier Drieu ; il joue un rôle dans l'économie de son œuvre en complétant dans cette vaste entreprise d'auto-analyse ce qu'il n'a pas dit dans ses romans. Alors que Drieu caresse le projet d'écrire ses mémoires — mémoires politiques, littéraires et sexuels —, le journal va constituer des sortes de mémoires au présent ; dans les premières pages du journal, il s'interroge sur la forme qui aurait pu correspondre à son génie propre, à son *« souffle court »*, à son *« attachement au réel tel quel »* ; et il conclut que ce serait *« quelque chose entre le journal et les mémoires »* (p. 90) : et en certains passages, tout imprégnés de remémoration, c'est bien cela qu'il nous donne.

« Il me semble que je n'écrirai plus de roman. J'ai assez raconté mon histoire et je n'ai qu'elle à raconter. J'ai cent fois essayé d'inventer des sujets en dehors de moi : cela ne m'intéresse pas et cela ne part pas »

(p. 144), écrivait Drieu le 2 février 1940, mettant en évidence l'une des limitations de son imagination créatrice. Pourtant il écrira encore trois romans dont deux sont des chefs-d'œuvre, *L'Homme à cheval* et les *Mémoires de Dirk Raspe*. On peut se demander si cette relance de l'inspiration romanesque n'est pas justement à mettre au crédit de la rédaction du journal. Si Drieu s'enfermait dans l'autobiographie plus ou moins ouverte, si son moi envahissait ses romans, il va tendre à en disparaître pour laisser la place à des créations plus autonomes et plus larges. Il suffit de comparer deux œuvres dont les intrigues ont une structure assez semblable pour s'en assurer : *Beloukia* et *L'Homme à cheval*. Si *Beloukia* était une simple transposition dans une Bagdad imaginaire de l'aventure de Drieu et de Christiane Renault, *L'Homme à cheval* au contraire crée le personnage impressionnant de Jaime Torrijos et construit autour de lui une méditation épique sur un fascisme qui échoue. Les machinations de ses ennemis ne permettent pas à Jaime d'intégrer les pauvres Indiens dans la communauté nationale et son ambition de réunifier le continent sud-américain tourne court. Drieu projette dans une situation imaginaire l'actualité qui l'entoure et arrive à créer un univers en dehors de lui-même. De même Dirk Raspe, inspiré par Van Gogh, comporte encore beaucoup de traits de Drieu qui lui permettent de vivre, mais il est aussi une puissante création autonome qui fait de l'œuvre un vrai roman. Il semble que Drieu puisse satisfaire dans son journal son besoin d'auto-analyse au lieu de gauchir la ligne de ses romans pour s'y épancher : le journal joue ainsi un rôle de contrepoids qui équilibre la création romanesque et lui permet de se formuler en toute liberté. Le journal est indissociable de la vie du dernier Drieu, mais aussi de sa création : en concentrant les éléments personnels de cette vie, il ouvre la voie à un romanesque plus authentique et plus complexe.

*

Il est symptomatique que le journal de Drieu s'ouvre par des considérations sur son cœur. Même si leur rôle va s'amenuiser peu à peu au profit d'une orientation mystique, les femmes restent l'une des grandes sources de méditation et d'écriture de ce passionné de séduction qu'il fut si longtemps. Elles s'inscrivent d'ailleurs doublement dans ce journal : au présent, lorsqu'il s'agit de la femme actuellement aimée, et dans la remémoration nostalgique de celles qui ont traversé sa vie, qui l'ont parfois dévastée. Le journal offre

ainsi un document essentiel sur les attitudes sentimentales de Drieu, sur ses grandes rencontres avec la féminité.

Sa première femme, Colette Jéramec, compte parmi ses expériences féminines majeures, bien qu'il prétende ne l'avoir aimée que trois mois en 1913 : la connaissance de sa correspondance amoureuse avec elle montre qu'en fait ce sentiment de jeunesse a duré nettement plus longtemps. Il avait fait sa connaissance par son frère, André Jéramec, qui était son condisciple aux Sciences politiques, et il avait été séduit par son charme adolescent ; mais le prestige social de la famille avait dû jouer aussi un grand rôle auprès de ce jeune homme pauvre, ou du moins gêné, dont le père dilapidait la dot de sa femme dans des affaires parfois louches qui entraînèrent même sa condamnation à huit jours de prison avec sursis. Au contraire, le père de Colette était un grand homme d'affaires, bien introduit dans les milieux politiques où il était en particulier intime d'Alexandre Millerand, futur président de la République. L'un des premiers, il a dû incarner pour Drieu de façon tangible l'image d'une puissance juive, appuyée sur l'argent et les hautes relations ; car les Jéramec étaient Juifs, Juifs convertis et assimilés, mais cela ne suffisait pas aux yeux de Drieu pour effacer l'appartenance raciale. L'amour ne durera pas, mais la fascination de la puissance et de l'argent subsistera, si bien que Drieu finira par épouser Colette en 1917. Amoureuse et généreuse, celle-ci lui octroie à cette occasion un don de 500 000 francs que Drieu dépensera sans compter ; mais tout de suite, il la trompera, et le ménage végétera sans amour jusqu'en 1921. Cet épisode de sa vie constitue l'un des grands remords de Drieu qui cherche à s'en libérer deux fois par l'affabulation romanesque. Dans *Rêveuse bourgeoise*, il retrace les débuts de cet amour : le héros, Yves, est placé vis-à-vis d'Emmy Maïndron dans la situation de Drieu face à Colette ; mais hanté par la terreur de ressembler à son père, Yves s'engage dans l'armée d'Afrique et meurt pendant la guerre. La relation la plus complète se trouve dans *Gilles* dont le triste héros épouse pour son argent une jeune Juive qu'il délaisse aussitôt. Drieu est si imprégné de cette transposition autobiographique que dans son journal il lui arrive de désigner sa première femme Colette du nom de Myriam qu'elle porte dans le roman. Tout le début de *Gilles* est en quelque sorte le commentaire de cette phrase du journal : « *Quand j'ai épousé Colette Jéramec, je savais ce que je faisais et quelle saloperie je commettais* » (p. 302). Ajoutons que ce mariage comporte encore une part d'inconnu. Malgré l'affirmation catégorique de Drieu et au vu d'autres

témoignages, Pierre Andreu se demande s'il s'est véritablement agi d'un mariage blanc ¹; il semble cependant que le témoignage de Colette vienne confirmer sur ce point l'attestation de Drieu, bien qu'elle ait attribué d'autres motifs à cette abstention qui serait venue d'elle.

Ce qui est en tout cas hors de doute, c'est l'importance considérable de cette expérience : Drieu range le temps qui suivit la séparation d'avec Colette parmi les rares « *moments un peu après* » de sa vie; et il a toujours gardé pour elle une affection attentive et dévouée : lors d'un grave accident dont Colette est victime après leur divorce, il vient constamment à son chevet; et malgré le ton agressif dont il relate l'arrestation de sa femme par les Allemands, il n'hésite pas à se poser en solliciteur auprès des occupants afin d'obtenir sa libération. Cette affection mutuelle persiste jusqu'à la fin, puisque à la Libération Colette se préoccupe de le cacher; il mourra d'ailleurs dans un appartement qui lui appartient, rue Saint-Ferdinand, après avoir séjourné dans sa maison de campagne de Chartrette : c'est là qu'il a rédigé la fin de ce journal.

Malgré son manque d'amour, Drieu ne se sent jamais en face de Colette dans une situation de supériorité, et la mauvaise conscience de commettre une « *saloperie* » le plonge même en plein complexe d'infériorité : « *Je n'ai pu me marier avec Colette Jéramec que grâce à cette idée qu'incessamment elle allait ouvrir les yeux et me préférer quelqu'un d'autre* » (p. 96). Dans son rôle de coureur de dots épousant sans amour une femme qui l'aime, Drieu puise un profond sentiment de culpabilité, et l'on peut penser qu'il y a là l'une des raisons qui encouragent son antisémitisme; car c'est de l'argent juif qu'il s'empare sans la justification d'un sentiment fort; et c'est parce qu'elle est juive qu'il pense ne pas pouvoir aimer Colette. Il lui en veut donc doublement : parce qu'elle est juive, et parce qu'étant juive elle lui fait commettre une mauvaise action. L'amour bafoué se venge en engendrant un remords tenace qui se retourne contre sa victime; ses grands torts envers sa femme juive ne font finalement que renforcer l'hostilité de Drieu aux Juifs auxquels il en veut de sa propre culpabilité.

La seconde femme qui s'impose dans la vie de Drieu est Marcelle Jeanniot-Lebey-Dullin, dont il rappelle qu'elle a servi de modèle pour Alice, l'infirmière de *Gilles*. C'est encore Jeanne la Française

1. Voir Pierre Andreu et Frédéric Grover, *Drieu la Rochelle*, Hachette, 1979, p, 126,

du *Journal d'un Homme trompé* qui, avec ses quarante ans et ses trois grandes passions, incarne une sorte d'amoureuse par vocation. C'est enfin la Jacqueline de *L'Homme couvert de femmes*, dont il est dit : « Elle a toujours été tout entière dans l'amour et tout ce qui l'a touchée s'est toujours naturellement allié à l'amour. Elle n'a jamais eu d'argent; elle travaillait et, bien qu'elle fût née pour ne rien faire, elle a pu travailler comme un homme. Elle n'avait aucun besoin comme ils disent, mais elle savait manger, se promener, dormir, se taire, causer ¹. » Marcelle, qui avait été mariée avec Charles Dullin, avait pour amant Léon-Paul Fargue au moment de sa rencontre avec Drieu : il éprouve pour elle la première forte passion de sa vie. Il la fréquente à Paris puis la retrouve dans un hôtel à l'arrière du front, lorsqu'il est nommé interprète auprès d'un état-major américain, non loin de la frontière suisse. Il la tourmente par sa jalousie rétrospective, il lui en veut d'être ce qu'elle est, telle que ses anciens amants l'ont façonnée. Il étale pour la choquer ses propres besoins d'argent qui s'opposent à son superbe désintéressement. La liaison est intense mais ne dure pas. Drieu se déprend assez rapidement de cette femme qui a presque le double de son âge, et il repart pour de nouvelles conquêtes.

C'est Emma Besnard qui émerge ensuite des faciles aventures de l'après-guerre. Drieu qui l'a connue dans un thé à Alger en 1922 la surnomme volontiers l'Algérienne; elle était de père pied-noir et de mère espagnole. D'elle aussi il a fait l'une des femmes mythiques de son œuvre. Dans « Rien n'y fait » (dans *Journal d'un Homme trompé*), elle est Rosita; dans *Gilles*, elle est Pauline. Elle apporte à la passion une intransigeance ardente qui la transfigure : « Rosita les avait toutes dépassées par son extrême rigueur, elle avait une austérité africaine qui, dans les derniers temps, avait été portée au vertige et au sublime par la maladie. Tout ce qui n'était pas l'étreinte lui paraissait préciosité méprisable, vaines allégations de l'impuissance, bavardages de cervelles vides. Dès qu'elle était dans mes bras, elle commençait de méditer longuement, profondément, infiniment, pieusement sur l'acte qui allait se produire; puis elle en mourait. Elle était toute dans l'acte pur et cet acte pur était agrandi aux puissances de l'Être ². » Drieu l'emmène à Klobenstein, dans le Tyrol italien, où il se sent merveilleusement heureux, mais elle tombe malade et ils se rendent à Venise pour consulter un médecin. Opérée d'un cancer après son retour à Paris,

1. *L'Homme couvert de femmes*, Gallimard, 1925, p. 143.

2. *Journal d'un Homme trompé*, Gallimard, 1934, p. 38.

Emma Besnard ne parvient pas à guérir et dépérit pendant quelques mois. Drieu essaye de la soigner, mais il se sent déjà détaché d'elle et ne peut s'empêcher de la tromper. Finalement, il la laisse repartir à Alger où elle mourra auprès d'un ancien amant. Dans le *Journal d'un Homme trompé*, elle sert à illustrer la violence de la jalousie : Gilles, le narrateur, qui l'a accablée de questions sur ses anciens amants, a fini par fixer sa rancœur sur Antonio, danseur mondain dont elle a été deux ans la maîtresse. Il rencontre un soir Antonio à demi ivre qui, sortant de chez *Maxim's*, le reconnaît et lui raconte à quel point elle l'a aimé, lui, Gilles; même alors qu'elle se croyait trompée par lui, elle n'a pas réussi à lui être infidèle. Mais rien ne peut rassurer Gilles-Drieu : « *Je n'ai jamais cru cet homme tombé du ciel* ¹. » Dans *Gilles*, Pauline occupe une place beaucoup plus importante que son modèle, puisque Gilles finit par l'épouser et voudrait un enfant d'elle; mais la maladie interrompt la grossesse et la mort de Pauline revêt une signification symbolique; Drieu a transposé l'épisode douze ans plus tard pour le faire coïncider avec les émeutes de février 1934, le moment où a été écrasé à ses yeux l'ultime espoir d'une régénération de la France.

La dernière de ses anciennes grandes passions que cite Drieu est Constance Wash, celle qu'il a, dit-il, le plus aimée, sa « *grande chance dans la vie* ». Il l'a rencontrée sur la Côte basque en 1924 et une liaison s'en est suivie. Constance était mariée sans amour à un attaché militaire adjoint à l'ambassade des États-Unis et elle avait une fille. Elle avait de la fortune, et Drieu n'était pas son premier amant. Elle a incarné pour lui toute la beauté de la grande race nordique à laquelle il s'enorgueillissait d'appartenir : il la dépeint dans *Gilles* sous le nom de Dora qui signale sa parenté avec la civilisation dorienne : « *Jambes longues, hanches longues. Un thorax puissant, dansant sur une taille souple. Plus haut, dans les nuages, des épaules droites et larges, une barre brillante. Plus haut encore, au-delà des nuages, la profusion solaire des cheveux blonds* ². » « *Nue, Dora évoquait le plus grand bien des hommes : la beauté dorique* ³. » Drieu s'enflamme immédiatement et veut tout de suite la faire divorcer pour l'épouser. Trois mois durant, il est heureux avec elle à Paris mais Cony hésite à divorcer : elle tient à son enfant, sans doute à sa situation sociale, et elle redoute la passion incontrôlée de Drieu. En janvier, elle part pour le Midi, à Cavalière, avec sa fille et sa

1. *Journal d'un Homme trompé*, op. cit., p. 114.

2. *Gilles*, « Folio », 1984, p. 271.

3. *Ibid.*, p. 272.

mère. Drieu la rejoint, et s'installe à proximité, à Cavalaire. Cony le retrouve deux fois par semaine et la situation paraît réglée : le mari semble accepter le divorce et Drieu projette de venir en Amérique en juillet; mais en avril, Constance repart pour les États-Unis et lui envoie en mai une lettre de rupture. Cet échec sera un grand choc pour Drieu, même s'il analyse avec une extrême lucidité le sentiment de liberté qu'il éprouve à se trouver ainsi délaissé. Il ira même jusqu'à la tentation du suicide : Constance est la femme de *Récit secret* dont l'abandon le laisse seul avec son revolver dans une chambre d'hôtel à Lyon. D'envisager de si près la résolution du suicide pour guérir sa souffrance l'en libère en quelque sorte, et avec le reflux de la douleur, le suicide s'écarte. Drieu n'en considère pas moins qu'il reste depuis quelque chose de fêlé en lui. Alors qu'avec Beloukia il se résoudra aux compromis de l'adultère, Constance Wash avait constitué pour lui la chance majeure d'une union réussie dans l'intensité de la passion réciproque. Ses autres aventures garderont toujours quelque chose de marginal par rapport à elle.

Il cite en effet dans son journal d'autres femmes qui ont compté dans sa vie mais dont l'importance fut moindre. Il y a Cora Caetani, la comtesse italienne, rencontrée en 1925 à Paris et qu'il a suivie en Italie. Il la voit à Rome, au milieu d'une société mondaine. Drieu songe en même temps à se marier avec une jeune Juive, Liliane R., mais il revoit Cora à Nice et à Rome. Finalement, il rompra avec les deux, mais il dédiera à Cora une nouvelle tardive, « L'Intermède romain », où elle fait une apparition inoubliable sous le nom d'Edwige; le narrateur admire la sobriété impeccable de son élégance et remarque que « *son visage où il y avait une véritable somptuosité de ligne contrastait avec cette sobriété, il semblait fait pour baigner dans les dentelles et les brocarts*¹ ». Avec ses longues jambes, la pâleur de son teint ambré, Edwige apparaît à la fois comme une incarnation de la beauté et comme la suprême efflorescence d'une société en pleine décomposition.

Après elle et « *la troupe de [s]es fiancées juives* », Drieu essaye une seconde fois de se fixer en épousant la « Polonaise », Alexandra Sienkiewicz, dite Olesia. Il la rencontre au printemps 1927 et bien qu'elle ne soit pas son type physique, il est séduit en elle par un mélange de force et de tendresse qui l'engage dans une cour pressante. Elle est la fille d'un banquier sans fortune et il ne risque pas

1. *Histoires déplorables*, Gallimard, 1963, p. 155.

Pierre Drieu la Rochelle

Journal

1939-1945

Présenté et annoté par Julien Hervier

Fallait-il publier ? Ne pas publier ? Devant ce journal de guerre explosant de la haine de Drieu contre tous et tout, les femmes, les juifs, ses meilleurs amis et lui-même, c'est la question que beaucoup se poseront et que se sont posée tous les responsables de sa publication.

Il suffira cependant d'en prendre connaissance et de lire, par exemple, le plaidoyer final où Drieu se place lui-même devant le jugement de l'histoire pour comprendre qu'en toute conscience la publication ait paru s'imposer. Non seulement par crainte de publications pirates, mais aussi et surtout par l'importance de l'écrivain et le puissant intérêt de ce témoignage.

Drieu la Rochelle a été exonéré de l'opprobre où sont tombés la plupart des fascistes français par la séduction qu'il a exercée sur beaucoup de ses contemporains comme sur la génération d'après guerre. Son personnage est devenu mythique. On l'acquitte sans trop y aller voir.

Eh bien, allons-y ! Ce journal en donne l'occasion. À chacun d'y vérifier son jugement.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR (*Extrait*)



9 782070 723072



92-V A 72307 ISBN 2-07-072307-0

Extrait de la publication

Retour d'Allemagne des écrivains français, novembre 1941.
Photo : © Lapi-Viollet (détail).